Miscellanées

par

Christina Schwab

Du vent dans mes voiles

J'ai vu l'autre jour en passant devant chez mon voisin, une Renault 4L – moyenâgeuse – dans son jardin. Actuellement, mon fils est en train d'apprendre à conduire. Pas un jour ou presque sans qu'il ne nous parle du modèle de sa future voiture. Et Mutsiba par-ci et Toyoti par-là, sans compter les options ! Alors bien sûr tout cela me ramène quelques décennies en arrière, quand j'ai moi-même passé mon permis et acheté ma première voiture.

Le jour où j'eus réuni assez de petits sous, je me suis mise en quête d'une auto-école à Grasse, Alpes-Maritimes. Je ne sais pas si vous connaissez les rues de Grasse ? Comme Lausanne, la bourgade est construite sur une, voire des collines. Grasse étant *une des* sinon LA capitale française du parfum, il y traîne, ça et là, toutes sortes d'effluves. Quand on roule sur les bouches d'égout, pour peu que votre voiture rouille du plancher, voilà tout un monde olfactif qui s'ouvre à vous. Un jour vous roulez sur du muguet, le lendemain sur des roses, le suivant sur du mimosa ou du citron et parfois même sur de l'ail. Aie ! C'est déjà moins drôle. Mais ces rues ne se contentent pas d'être odorantes, elles sont aussi très étroites, sinueuses et raides. Je suis donc devenue rapidement championne du démarrage en côte. Je suis aussi devenue rapidement amie avec ma monitrice d'auto-école. Que voulez-vous, je n'y peux rien, je suis sympa. En avons-nous passé des samedis soirs à écumer les petits bals éponymes. Au retour, celle qui affichait le taux d'alcoolémie le plus bas conduisait. Votre servante – quoique pas toujours à raison – s'y collait donc le plus souvent. Ça n'a l'air de rien, mais ça cumule les heures de conduite tout de même.

La pomme n'est pas tombée bien loin de l'arbre, me disais-je encore en écoutant mon fils essayer de nous convaincre (il y a réussi) d'acheter son futur véhicule bien avant d'avoir passé son permis. Trente-sept ans plus tôt, profitant d'un court voyage de mes parents, j'avais, sans attendre non plus le précieux sauf-conduit, répondu à une petite annonce et pris rendez-vous avec les vendeurs – un père et son fils – de ma première automobile. Caisse, bahut, guimbarde, roulante, choisissez ; la liste n'est pas exhaustive. En réalité une Renault 4L presque de collection. J'avais vingt ans à peine. Un peu naïve peut-être, mais est-ce vraiment un tort ? Ils m'ont fait visiter l'intérieur. Impeccable. Tout était beau et très bien entretenu. La couleur me plaisait, le cendrier était vide. Ils ont soulevé le capot. Rien à redire. Le moteur y était. Pareil pour le coffre. Plein de place, en veux-tu, en voilà. Pour la bonne forme, le jeune homme est allé prendre une manivelle histoire de me faire entendre le doux ronron des pistons. Magnifique. Tout semble aller comme sur des roulettes, et pour cause. Topez-là, j'achète. Voici mon chèque et il n'est pas en bois. Au revoir Messieurs. Bien du plaisir Mademoiselle.

Bien sûr, comme presque tout le monde, j'ai échoué la première fois à l'examen pratique. Il faut bien que l'État rentre dans ses fonds. Si l'on se mettait à donner le permis à tous ces jeunes inconscients du premier coup, où irions-nous ? Pour le code, cela avait été tout seul par contre. J'avais même eu l'immense plaisir de croiser, à la sortie de l'épreuve théorique, un amoureux potentiel qui m'avait éconduite autrefois et qui l'avait raté, son examen. Bien fait pour lui ! Et puis, un mois plus tard, à la deuxième tentative, on me l'a remis, finalement mon petit papier rose (c'était en 1976).

Mon sésame en poche et donc, légalement, le droit de m'asseoir du côté conducteur de mon tant attendu cercueil à roulettes, je n'attends plus, j'y vais. Un petit coup de manivelle, le moteur tourne. J'ai le poignet luxé, mais pas assez pour ne pouvoir enclencher la première. Je déboule sur la route nationale et… tout s'arrête ! Heureusement, nous sommes alors au sommet d'une pente suffisamment raide. Il me suffit de baisser le frein à main et, en avant Germaine. Un garage solidaire, inopinément situé juste au bas de la pente en question, m'accueille. J'y prendrai carrément

pension vu le temps que mon carrosse y passera désormais et jusqu'à ce qu'il rende l'âme définitivement.
J'ai positivement adoré conduire, et ce furent – entre deux visites au garage – les débuts d'une bien jolie aventure. Ah ! Ressortir dans la nuit après le film du soir et rouler jusqu'aux Terrasses de Plascassier pour admirer la Voie lactée. Descendre jusqu'au bord de la mer par une journée pluvieuse et regarder les eaux du ciel et de la mer s'épouser. Enlever mon futur mari pour lui montrer *comme je conduis bien* et le regarder se débattre, entre vitesses au volant et frein à main, dans ses vaines tentatives de flirt. J'en souris encore aujourd'hui. Partir à la découverte des petites routes de Provence qui fleurent bon le thym et la lavande, s'arrêter dans les criques peu fréquentées pour une baignade rafraîchissante…

J'aimerais tout de même profiter de la présente histoire pour faire mes plus sincères excuses à ce pauvre clébard que j'ai heurté, une certaine nuit, et dont le kaï kaï kaï hante parfois mes oreilles. Ce fut mon premier – et dernier – délit de fuite (quoique). J'espère qu'il y a prescription.

Oui, l'un dans l'autre, j'ai aimé toutes les voitures que j'ai pu conduire après celle-là. On oublie aussi peu sa première voiture que son premier amour, n'est-ce pas ? Mais je n'ai pas oublié non plus la Fiat 125, la Peugeot 504, la Mustang 8 cylindres en V, toutes ces petites merveilles décapotables. La plus jolie étant la poussette 4x4 de mes petits pour laquelle je n'ai eu aucun regret d'abandonner toutes les autres !

Le livre de ma jeunesse

Savait-elle, ma mère l'inestimable cadeau qu'elle me faisait en me collant ce livre entre les mains ou voulait-elle simplement, une fois de plus, avoir la paix ? Me l'aurait-elle confié si légèrement si elle avait pressenti l'influence qu'il exercerait sur moi et par là-même, sur mon avenir ?
Et si je n'ai jamais dû, comme Frances (mon héroïne) et Neeley (son petit frère), guetter le moindre morceau de métal ou de cuivre, perdu au fond du caniveau, dans l'espoir d'en obtenir quelques pennies chez le ferrailleur… Si je n'ai jamais dû, pendant plusieurs jours d'affilée, « jouer au pôle Nord » et souffrir de la faim dans une cuisine sans feu ; aux tablars et à la glacière désespérément vides, parce que l'argent manquait cruellement… Si je n'ai jamais (jamais ?), eu peur ou froid ou faim dans mon enfance de petite fille bien nourrie, je me suis néanmoins identifiée par la suite à tant de réminiscences de cette biographie-là, qu'elle a sensiblement déteint sur la mienne.

J'ai bien dû le lire six fois, ce livre, la première année. Aujourd'hui encore j'en connais certains passages par cœur. Quel âge avais-je la première fois ? Onze ans, douze ans ? Du jour (à sept ans et demi) ou j'ai su que je savais lire en déchiffrant (et comprenant !) un nom de rue, je n'ai plus jamais été seule. Une fois les dents (les yeux ?) faites sur les incontournables Bibliothèques Rose, Verte et autre Club des Cinq, c'est ce livre-là qui m'a le mieux appris les « choses de la vie » et grâce auquel mon imaginaire s'est éveillé aux goûts, aux bruits et aux odeurs. J'ai compris aussi que plus que n'importe quels fiction ou conte de fées, c'est « la vraie vie des vraies gens » qui me passionnerait à jamais.

Est resté encré (sic !) en moi le goût du concombre au vinaigre lentement savouré par Frances, sur les marches de l'escalier de secours de son immeuble. Une fois dessus elle était comme nichée dans les branches de « son » arbre. Le seul arbre qui pousse à Brooklyn, même sur du béton, disait le tout début du livre. Elle lisait, tout en grignotant son concombre (la rumeur courait que celui qui les vendait crachait dans le tonneau quand il était de mauvaise humeur), le livre emprunté à la bibliothèque de son quartier. Elle s'était fait le serment d'en lire un par jour pendant toute sa vie et tous les auteurs de A à Z.

J'entends encore le bruit du clapotis de l'eau contre la barque de location, ce jour mémorable où Johnny, leur père, emmena Frances et Neeley à la pêche sur l'Hudson River. Il finit par tomber à l'eau tant il avait bu pour se donner du courage et tant il s'était démené pour faire croire à sa progéniture qu'il était doué pour la pêche. Le père trempé, son chapeau perdu, les deux enfants souillés, ce fut une belle journée !

J'étouffe dans la chaleur de la petite pièce, presque un débarras, dans laquelle dormaient Frances et Neeley. Frances se relevait la nuit à l'heure du dernier tramway pour écouter son père rentrer. Serveur de son métier, avec un grave penchant pour l'alcool, comme on l'aura compris, le pauvre Johnny était bien incapable de rentrer avec la totalité de sa paie les rares fois où il avait eu la chance d'être engagé pour un service (l'histoire se passe au début des années trente). Charmeur ; adoré de sa femme et de sa fille, on l'entendait rentrer de loin, sifflotant la complainte de Molly Malone.
J'entends d'ici le fracas des balais et du seau jetés violemment sur le sol de la cuisine, pour bien signifier que la semaine était finie, par Katie, la mère, brave petite femme courageuse et travailleuse, pleine de touchante abnégation. « Pauvre, mais honnête et digne » me répéterais-je avec un demi-sourire en pensant à elle chaque fois que dans ma vie il fera froid.
Je n'oublierai jamais l'odeur du macadam brûlant quand Neeley jouait au base-ball dans la rue pendant que ses copains mataient la poitrine naissante de sa sœur.

J’ai recherché souvent la chaleur du poêle, dans la petite école que Katie et Johnny nettoyaient à leurs débuts et sur les bancs de laquelle ils ont conçu Frances. « Je vais mon chemin, toi le tien », avait dit Johnny à sa petite amie du moment quand il était tombé amoureux fou de la belle Katie.
Et quarante ans plus tard, la brûlure causée par la main du satyre sur la jambe de Frances, quand il avait réussi à l’agripper à travers les barreaux des marches de l’escalier, et ne voulait plus la lâcher, est toujours aussi vive dans mon frisson de dégoût. C’est Katie, alertée par les cris de sa fille, qui a réussi à l’en décoller à coup de fer à repasser. Il n’y eut pas de second cadavre de petite fille violée cette année-là dans la cave, mais la peur a longtemps hanté les esprits.

Frances. Frances qui avait presque mon âge et à cause de qui je m’étais fait le serment d’aller vivre en Amérique – le pays de tous les possibles – un jour. Frances, à cause de qui j’ai jeté mon dévolu sur l’homme qui serait susceptible de m’y emmener. Au risque d’en mourir.

Frances qui aimait tellement écrire « la vérité » et ne comprenait pas que la maîtresse préfère les mensonges bien polis, bien propres, bien nets et surtout sans bavures sales. Frances qui avait menti alors pour s’approprier la poupée convoitée et destinée à une autre petite fille pauvre. Pendant que de mon côté, sous le ciel de Bruxelles, je m’appropriai une idée, et subséquemment, les lauriers en retour, d’une petite camarade qui n’avait pas parlé assez fort.

Comme Katie, j’ai connu un deuil cruel, j’ai connu les méfaits de l’alcool, j’ai vécu l’abnégation d’une femme pour ses enfants, pour son mari, avant d’enfin trouver la sérénité et ma place dans l’univers.

Comme Frances, je suis partie à l’assaut de mes rêves, dont j’ai réalisé certains ; cumulé échecs et réussites et appris à rire de moi quand il s’agissait de survivre.
Et le jour où, à mon tour, j’ai eu envie d’écrire mon roman ; il ne m’a pas fallu aller bien loin. Quoi de plus passionnant à raconter, en effet, que la VIE ?

Henri ou La honte

Écrire, c'est mon truc. Ça m'est venu quand j'avais onze ans. Dans mon pensionnat, en Belgique. On s'ennuyait ferme en fin d'année, alors j'avais pris un cahier, une plume, et je m'étais mise à écrire. Principalement des nouvelles policières, pleines de suspense. Puis j'arrachais les pages que je *revendais* à mes petites camarades. J'ai été très rapidement imitée par d'autres filles qui, écrivant mieux, et sans doute avec moins de fautes d'orthographe, m'ont vite chipé mes quelques clientes. Comme je ne me faisais payer qu'en bonbons, je n'y aurai finalement perdu qu'une bonne crise de foie.

Maintenant j'ai quinze ans, et grâce à mes parents qui bougent beaucoup, j'en suis à ma douzième école. Le français, l'orthographe, c'est encore là que je m'en sors le mieux. Forcément, à force de déménager, je n'ai pratiquement jamais eu d'autres amis que mes livres. Pour les maths, c'est une autre histoire. Une fois modernes, une fois classiques, c'est un miracle si je m'en sors en fin d'année. Il faut croire que je ne suis pas si stupide.
En général donc, je reste la première de la classe pour tout ce qui concerne les dictées ou les compositions françaises, joli nom dévolu aux si redoutées rédactions. C'est ma petite revanche à moi. Ainsi, pratiquement chaque fois, la prof lit ma prose. Pratiquement chaque fois, sauf aujourd'hui. Aujourd'hui, elle se tourne vers un autre camarade. Un être falot qui en plus de tout le reste, a le mauvais goût de porter le désuet prénom d'Henri. Grand, maigre, pas très intelligent nous semble-t-il, nous nous moquons volontiers de lui qui, gentil comme ce n'est pas permis, ne nous en tient même pas rigueur.

Et voilà maintenant que la prof avec un trémolo dans la voix, que nous ne lui avons jamais entendu, lui dit : « Cette fois, Henri, c'est toi qui l'emportes. Je t'ai mis un 20 sur 20. Pourtant, je ne lirai pas ton texte à haute voix, tu comprends pourquoi n'est-ce pas ? » L'intéressé acquiesce, cramoisi. Alors ça, c'est la meilleure ! De quel droit ? Pourquoi ? Je suis tétanisée par cette injustice. Non seulement il me pique ma place, mais en plus on ne saura pas pourquoi. À la récré, je rassemble les copines. On ne va pas laisser faire une chose pareille. Notre curiosité est bien trop piquée au vif. Après un rapide colloque, nous nous organisons. Pendant que deux filles se chargent d'occuper Henri, nous allons, ma fidèle amie et moi-même, dérober dans le sac d'école de l'intéressé le texte incriminé.

Ça prend un peu de temps. Il ne se laisse pas facilement faire, le bougre. Pourquoi un essaim de filles s'intéresse-t-il soudain à lui alors que jusqu'à présent toutes l'ont royalement ignoré, et aucune n'a jamais réagi à ses faibles tentatives de rapprochement ? Il est moins une quand je glisse enfin la main dans son sac et récupère son texte. Il est déjà à moitié chiffonné. Un beau 20/20 en rouge le distingue des autres. Je glisse cette feuille au milieu de quelques-unes qui m'appartiennent et cours rejoindre les copines. Le temps qu'il en constate la disparition, la copie aura déjà retrouvé sa place.

Dans les toilettes des filles, refuge pratique autant que discret, nous nous entassons les unes sur les autres pour déchiffrer le plus rapidement possible les pattes de mouche qui défilent. Le style laisse un peu à désirer, mais reste néanmoins compréhensible. Et puis, au fur et à mesure que j'avance dans ma lecture, je sens que je deviens écarlate. Depuis la racine des cheveux jusqu'à la base de mon cou un fourmillement désagréable m'envahit. Jamais encore je n'avais éprouvé un sentiment de voyeurisme aussi intense. J'entrevois un univers sordide que (malgré mes lectures) j'ignorais totalement. Une histoire digne de Hugo, de Balzac et de Zola réunis. Deux pages qui résument l'atroce réalité de la triste vie de ces pauvres gens. Un monde cruel, désespéré. Les mots d'Henri sont simples, son langage sobre, efficace.

Et puis enfin, écrit-il en résumé, au bout du si long tunnel s'allume la toute petite flamme de l'espoir. Infime. On propose un nouveau travail au père qui leur permettra, à lui-même, sa femme et leurs cinq enfants, de quitter le sinistre terril, là-haut, dans le nord, et de descendre au soleil, au chaud, enfin. Les voilà donc tous qui s'entassent dans le premier train en partance. Direction Marseille. Puis Toulon, Cannes et enfin, Nice. Au soleil éclatant de la Côte d'Azur, le bonheur est là, accessible. Tous les espoirs sont permis. Une nouvelle vie, la terre promise. On se prépare à descendre. Il faut réveiller Maman. Ça fait assez longtemps qu'elle dort. Elle en avait tellement besoin la pauvre. Toutes ces émotions, le déménagement, tout ça. Seulement voilà, on a beau la secouer doucement, Maman ne se réveille pas. Il devient vite évident qu'elle ne se réveillera plus. Jamais. Maman est *morte*. L'épuisement a gagné. Le cœur a lâché. À deux pas du tapis rouge de Cannes elle a fait son entrée au Paradis… laissant cinq orphelins et un mari perdu.

Henri,
Rares sont les écueils de la vie que j'ai su éviter. J'ai toutefois tiré quelques leçons de mes (in-)expériences et jamais, je te le promets, je n'oublierai cette intrusion dans ton jardin secret. Depuis, chaque fois que j'entends une confidence, qu'on me murmure un secret, je m'applique, grâce à toi, à en rester l'anonyme, et surtout muette, dépositaire.

Quand nous roulions sur les chemins

Le vélo, c'est bien connu, ça ne s'oublie pas. Oh, je n'ai jamais été fervente cycliste, je le confesse. Non pas que je manque d'inclination, bien au contraire. Disons que les circonstances de ma vie s'y sont rarement prêtées. Et maintenant, à presque soixante ans, je ne vais pas commencer à jouer les pédaleuses attardées n'est-ce pas ?

Or, ce n'est pas ainsi que l'entendait l'homme de ma vie. Tout a commencé un Noël par l'achat d'un vélo d'appartement. Bon pour le cœur et pour se refaire une musculation disait-il. Mais ce serait mal le connaître que d'imaginer que ça s'arrêterait là. Au printemps, au détour d'une promenade, voilà que nous tombons nez à nez avec des engins de rêve accompagnés d'un charmant bonimenteur. Mais quel est cet élément supplémentaire accroché au cadre ? Une batterie pardi ! Magnifique. La voilà donc la solution pour motiver nos gambettes moyenâgeuses à grimper quelques déclinaisons. Plusieurs mois de rêves, de recherches sur la toile, de discussions passionnées, de comparaisons commerciales plus tard, la décision est prise. Cyclistes nous deviendrons, et au guidon nous nous éclaterons.

Grâce à l'aimable complicité de Christian, passionné vendeur dans notre magasin favori, nous avons patiemment attendu, choisi et étudié les nouveautés au rayon des cycles, miraculeusement en promotion le premier mois de leur sortie. Puis, par une belle matinée ensoleillée, j'enfourchais le roulant destrier et, juchée à un mètre (ou presque) du sol, expérimentais la voltige sur deux roues. Malgré mon manque d'équilibre chronique (les hôpitaux de France et de Navarre vous le confirmeront) l'essai fut concluant et quelques minutes plus tard nous passions à la caisse.
Quels fabuleux instants nous vivrons désormais ! Toute à ma joie d'être encore capable de telles prouesses, je n'en reviens pas. Je n'ose pas, au début, utiliser la batterie à son maximum, mais bien vite j'apprends. À nous les petites routes du pied du Jura, les jolis villages fleuris du Gros de Vaud et même, au grand ébahissement de nos amis et voisins, les allers et retours spontanés au supermarché du coin.

Fière comme Artaban sur son cheval blanc, je ne crains plus personne sur ma mécanique en aluminium. Enfin, presque ! Le souvenir d'une pente un peu raide et de ses conséquences, il y a plus de trente ans, m'ayant rendue prudente pour la vie, nous choisissons pour le moment de descendre de notre montagne en train, avec nos montures, afin de nous amuser en plaine sur des routes à peu près plates. Ça suffit comme ça pour commencer. Et hardi petit ! Quarante-sept kilomètres le premier jour, d'Yverdon à Orbe et retour, soixante le second, en direction d'Estavayer, cent onze en trois jours, bientôt les changements de vitesse n'ont plus de secrets pour moi. Je bénis l'ingénieux frère humain qui a mis au point cette machinerie qui, pour une fois, contrairement à bien d'autres, me facilite la vie.
Jusqu'au jour où ce fut… la chute !

Un jour comme les autres pourtant, où tout avait bien commencé. Soleil, chaleur et petits zoziaux. Nous sommes descendus en train, comme à l'accoutumée, jusqu'à Six Fontaines, puis nous avons roulé jusqu'au lac et nous avons poussé jusqu'à Grandson. Mais en passant par Orge et Giez cette fois, ou peut-être le contraire, enfin, je ne me souviens plus très bien du trajet exact. Nous nous sommes arrêtés dans un joli restaurant au bord du lac pour nous désaltérer et reposer nos jambes, puis, chassés par les hurlements stridents (hiiii, hiiiii, hiiii) de "basages"* hystériques, rendus fous par la proximité d'une baignade, nous avons pris le chemin de la gare pour remonter chez nous.

À un moment, au-dessus d'un des nombreux petits canaux qui convergent vers le lac, est posé un petit pont Japonais. Pour en fermer l'accès aux véhicules à moteur, une lourde chaîne est tendue entre deux poteaux. Le passage à vélo se fait donc aisément d'un côté ou de l'autre du pont. Ce que mon compagnon (équilibré lui !) réussit à merveille. Lors d'une précédente promenade, audacieuse mais pas téméraire, je suis descendue de

machine pour passer l'obstacle. Cette fois, le petit démon du risque m'attaque et je tente mon va-tout pour suivre mon homme. Or, au moment où je dois tourner à gauche, ne voilà-t-il pas que ma brave mule de bécane continue, elle, tout droit. La suite relève d'un délire fantasmagorique. La chaîne clôturant le petit pont se prenant entre ma roue et mon pare-chocs, les deux poteaux, heureusement posés sur des fondations pourries, se descellant très lentement, je chus en un ralenti très doux, une apocalypse silencieuse de roues, de sacoches et de ma personne, sans le feu ni les flammes, et je me retrouvais, posée sur le dos, les quatre fers en l'air, tel un hanneton, coincée sous mon vélo. Même pas mal ! Enfin, si, quelques bleus que j'exhiberai plus tard dans leurs belles variantes de pourpre puis de vert avant de tourner au jaune, comme autant de trophées couronnant ma bravoure. Bien sûr, je n'aurais pas été moi si je n'avais pas, anticipant l'accident, poussé un cri strident (haaaaaaaa ! Mââman !)

Sans savoir alors si je m'en relèverai vivante, j'ai quand même eu le temps de me confirmer, d'un dernier regard, que notre civilisation n'était pas encore tout à fait décadente.

En effet, pas moins de quatre (!) messieurs ont réagi au quart de tour à mon appel. Mon cher et tendre a accouru, ce n'est pas une surprise mais merci quand même ! De même qu'un employé de la voirie qui se trouvait par là. Sur la route, un aimable quadragénaire a bondi hors de sa voiture et un cycliste a sauté de son vélo. Quatre messieurs, bien sous tous rapports, au secours de ma petite personne ! Je n'en croyais pas mes yeux, ni mes cheveux blancs. Ils ont relevé les vingt-cinq kilos de ferraille qui m'étaient tombés dessus avant de m'aider à me relever moi.
Non sans me souffler au passage (le cycliste) que la prochaine fois, il serait plus judicieux que mon casque se trouve sur ma tête plutôt que dans ma sacoche…

**basages : enfants en bas âge*

Prendre le temps comme il vient…

… et nos femmes comme elles sont*

Confortablement planquée derrière la fenêtre, dans la douce tiédeur de ma cuisine, je plains ces pauvres écoliers qui passent sur le trottoir d'en face, dans le petit jour mal lavé. Le temps, le temps, le temps. Des mois qu'on ne parle plus que de cela.

La grenouille n'en finit pas de monter et descendre dans son verre d'eau. Ces merveilleuses journées à languir sous la couette en regardant des films à l'eau de rose ; ces siestes – crapuleuses ou non, mais toujours douillettes –, ça commence à bien faire. Nous rêvons de balades à vélo, de nez rouges et d'oreilles écarlates. De cuissons d'Aïsh au feu de bois avant qu'il ne fasse trop sec pour en allumer dehors.

Belle-maman se plaignait hier au téléphone : « Un scandale le froid qu'il fait pour cette saison. » Mais bon Dieu, si ta génération n'avait pas contribué – entre deux guerres – à fiche la planète en l'air ! Bien sûr, je me tais. Prudente, si je veux garder paix de l'esprit et temps mignon pour mes affaires. Si la mienne de génération ne préférait pas les 4x4-200-chevaux aux quatre-pattes-cheval-unique, ne construisait pas à tout-va – alors qu'il y a tant de logements vides qu'il suffirait de rénover –, ne bétonnait pas à qui mieux mieux les bords des rivières, des lacs, les sommets des montagnes parfois, chamboulant ainsi tous les microclimats, on n'en serait pas là. Mettez-vous bien ça dans la tête.

On parle de pollinisation qui ne se fait pas ; d'abeilles qui nous boudent, si ce n'est pour carrément disparaître. Longtemps que je n'avais vécu un printemps si pourri. Celui de Prague peut-être ? Il y a quoi ? Quarante-cinq ans. Déjà ? Comme le temps passe. Et dire qu'on a survécu à cette horreur-là. Pas vraiment fait exprès. Faut-il qu'il y ait un bon Dieu tout de même. Ou pas ? C'est vous qui savez. C'est trop personnel.

On parle de neige en fin de semaine. De la neige en mai ? J'y repense, la première fois que j'ai évoqué mon déplacement, depuis l'autre côté du Canton jusqu'à cette charmante bourgade où je vis désormais, une connaissance m'avait dit : « Vous allez là-bas ? Quelle horreur, la seule fois où j'y ai mis les pieds, c'était au mois d'août et il avait neigé ! » En attendant, heureusement que le pommier n'a pas encore fleuri. Il n'y aurait pas un seul insecte alentour pour le féconder. On en vient presque à regretter les mouches qui d'ordinaire nous envahissent déjà. Dire qu'on s'était offert une mouche-ticaire l'an passé en prévision. Et chez nous, pas de petits Chinois par milliers, une pipette à la main, pour faire le travail à la place des abeilles.

On parle de nature qui ne démarre pas. Allons donc ! Elle est bien plus forte que nous. Nous enterrera tous. Avec ces pluies continues, les betteraves sucrières vont pourrir ? Tant pis, on sucrera au miel.

On parle de famines à venir. Et alors ? Nous sommes tous des surnourris dans nos sociétés occidentales. L'obésité nous guette et nous rattrape. Perdre quelques kilos ne nous fera pas de mal. Moi je m'exerce, tenez, je fais des jeûnes thérapeutiques deux fois par an. Ce n'est pas une année de famine qui va me tuer tout de même ? En fait, je suis bien plus inquiète à la pensée d'un retour de sauvagerie parmi mes congénères. La faim fait sortir le loup du bois dit-on. Qu'en sera-t-il de mes

amis ? Imaginer mes contemporains soudain se retourner contre moi, devenir inamicaux, pire, violents. S'en prendre à mon congélateur, mon frigidaire, mes confitures, pour finir par mes réserves protéiques personnelles. Hum, je vais de ce pas cacher mes couteaux. Ou peut-être pas, tout bien réfléchi, si on doit me manger, je préfère encore qu'on me trucide avant ! Que devient une amitié virtuelle dans un cas de famine annoncée ? La prochaine fois je réfléchirai mieux avant de cliquer sur ajouter.

En même temps, je me rends compte que tout cela m'atteint moins que d'habitude et je me dis que ce n'est pas forcément dû aux uniques bienfaits du Kombucha, que nous buvons depuis plusieurs mois maintenant, et qui compense beaucoup le manque de soleil de par son apport précieux en vitamine D. C'est sans doute aussi parce que je me sens mieux avec moi-même. En meilleure compagnie pour tout dire. Aurais-je enfin dépassé cette fameuse crise de la cinquantaine ? Je ne ressens désormais plus ce besoin frénétique d'aller chercher ailleurs ce que je sais avoir en moi. Quand je pense qu'il m'est arrivé autrefois de traverser la moitié de la planète juste pour me fuir. Échouant, ivre d'alcool et de chagrin, sur le tarmac d'un aéroport par ailleurs désertique.

Et mon adolescente qui me demandait l'autre jour si ça valait vraiment encore la peine de faire des enfants. Parce que tu comprends, rajoutait-elle avec une pointe d'indignation dans la voix, tu comprends, si c'est pour qu'ils soient malheureux, je ne peux pas leur faire ça, pas question !

Ne te pose pas tant de questions ma jolie. Si tu réfléchis bien, aucune époque n'a jamais vraiment été propice. Et si on avait dû s'arrêter à ça, il y a longtemps que la planète serait dépeuplée. Remarque, tu aurais enfin de la place pour garer ta voiture.

*Petit clin d'œil à Émile, le mari d'Henriette et menuisier de la Forclaz.

La peau de l'ours

Comme il fait chaud ce matin de début juillet !
Notre fille grimpe allègrement la pente assez raide qui mène à Marcelin, l'école où elle vient de terminer la partie théorique de son apprentissage et de passer, avec succès, ses examens. Nous la suivons. Un peu moins vite avec nos quelque trente-cinq ans et quelques kilos de plus qu'elle. Aujourd'hui, nous sommes invités à la remise des diplômes. Les promotions comme on dit chez nous. Cela devrait être l'affaire de quelques minutes, mais elle semblait tenir à ce que nous soyons là et, honnêtement, je suis heureuse de pouvoir participer à son bonheur en compagnie de mon cher et tendre. Ainsi sera close une étape importante de cette aventure qui aura vu la naissance, la lente transformation en chrysalide puis l'éclosion de ce joli papillon, ma fille, dix-neuf ans dans quelques jours.

Tout le monde est là pour l'accueillir. Ses maîtresses d'apprentissage, le directeur de l'institution et ses plus fidèles amies. Ce petit monde étant déjà installé, nous nous trouvons une place mon époux et moi sur la mezzanine qui surplombe l'estrade. Très vite notre protégée nous quitte pour rejoindre ses condisciples. Commence alors un long moment de discours informatifs mais néanmoins incontournables. Un peu astreignants c'est vrai, mais ne sommes-nous pas là pour ça ? Et voilà que tout à coup, après avoir appelé jusqu'alors chaque élève séparément, la maîtresse de cérémonie fait monter sur la petite estrade les trois classes de la promotion qui nous intéresse. Un peu coincées, les jeunes filles. Elles doivent bien être une soixantaine, et la mienne, à qui j'ai suggéré de mettre une petite veste rouge sur sa jolie robe bois de rose, explose littéralement au milieu de ses consœurs tel un coquelicot dans un champ de blé. Je ne vois qu'elle. En deux temps trois mouvements, ces demoiselles se voient décerner le précieux passeport attestant du succès de leurs trois années d'études, indispensable accessit à un début de vie professionnelle prometteur. Plus besoin pour nous de nous inquiéter de la recherche d'un emploi ; avant même de recevoir son diplôme, ma fille a choisi le sien parmi les deux places qui lui ont été proposées. Je suis sûre que si on lui avait décrit cela quatre ans plus tôt, alors qu'elle se trouvait en situation d'échec évidente, elle nous aurait amèrement ri au nez !

Allons-nous enfin être relaxés, et libres de nous mettre en route vers un restaurant où fêter ce succès en toute quiétude ? Jalouse de notre intimité, j'ai désiré, et obtenu, que nous soyons exceptionnellement seuls avec elle. J'ai envie que nous puissions partager une sorte de bilan de ces trois dernières années et savourer ce succès en toute intimité avec elle, ma fille.
Ma fille que soudain on rappelle sur l'estrade. Toute seule cette fois. Et c'est bien d'elle que l'on parle maintenant quand on dit qu'elle est si serviable, si aimable, si ponctuelle, si responsable. Dont on dit qu'elle n'est jamais avare d'un sourire ou d'une parole gentille et qu'elle n'a jamais manqué un seul cours pendant ses trois ans de scolarité. Et pour toutes ces choses, la voilà qui reçoit un superbe prix, sous les flashes et les applaudissements.

Comme les autres, je me suis levée pour applaudir. Toute surprise soudain par mes larmes qui jaillissent intempestivement et mes genoux qui se mettent à trembler indépendamment de ma volonté.

Et le passé resurgit.
Je revis les plus pénibles étapes de ma vie jusqu'à ce funeste 31 janvier 1990. La mort de mon premier enfant, si longuement désiré, atteint d'une cruelle maladie génétique. Mes vaines tentatives pour sortir de la dépression qui s'ensuivit et la plongée sans espoir de retour dans une situation

d’alcoolisme déjà bien amorcée par des années d’amertume et de frustrations. Avec, par-dessus tout, la certitude d’un avenir inutile. Emmuré. Inéluctable. Impitoyable. À trente-quatre ans, touchant le fond de mon désespoir, j’avais décidé de mettre un terme à mes souffrances. On achève bien les chevaux. Je n’avais plus rien à perdre. Mon mariage n’avait pas survécu non plus à la tragédie.

Quatre cents benzodiazépines, neuf jours de coma et deux mois de clinique.

Et puis ? Et puis il me fallut bien me résoudre à l’évidence, si moi j’avais cru en finir avec elle, la vie, elle, n’en avait (et de loin !) pas fini avec moi. Quatre ans et un nouveau mari plus tard, paraissait cet enfant miracle qui se trouve là aujourd’hui, toute seule sur son estrade et qu’on applaudit à grands cris.

« Tu vois, tu as bien fait de me faire confiance. Tu ne le regrettes pas aujourd’hui, n’est-ce pas ? »

Qui… qui a dit ça ?

Épilogue

Bien sûr, l’histoire pourrait s’écrire de mille et une manières. Chacun de nos actes a des conséquences, que nous ne contrôlons pas forcément, et qui, pour la plupart, nous dépassent. Pourquoi je suis en vie malgré tout, pourquoi, quoi je fasse, je ne contrôle rien ? Où est-ce que je vais, comment, dans quel but ? Il est plus facile aussi de réfléchir ainsi, quand tout se passe bien, quand la vie est belle, que dans le cas contraire. « Si-mais-on » est un couillon, me serine mon cher et tendre, mais je poursuis in petto… Si je ne m’étais pas ratée… je n’aurais pas rencontré mon second mari, puis enfanté ma fille… je n’aurais pas rencontré mon troisième mari… enfanté notre fils… puis connu ce bonheur si parfait d’aujourd’hui. Et cætera, et cætera. Mais, pour l’heure, partie depuis peu à la découverte de moi-même, terrain d’exploration passionnant s’il en est, je suis heureuse d’avoir pu vivre des expériences aussi riches.

À la vie, à la mort

J’ai compris ce matin de ce malaise cardiaque, qui aurait pu t’emporter comme un fétu de paille, à quel point ta vie m’était un cadeau.

De chaque instant, chaque seconde.

J’ai revécu mentalement notre rencontre, nos regards d’approche, premiers émerveillements de nos enfants intérieurs. Tu étais fait pour moi et moi pour toi, et à travers toutes les épreuves traversées à ce jour cela ne s’est jamais démenti. Même si la vie ne nous a pas offert cette partie-là, j’ai eu l’impression d’avoir joué avec toi dans le bois de chêne, d’avoir grimpé aux arbres, traversé le Mujon, d’avoir appris à lire l’heure au clocher de ton église. J’ai ressenti très fort, comme miennes, les trahisons dont tu as souffert mais aussi et surtout ta joie de vivre et ta capacité de transcendance. Âmes sœurs, mieux que si nous avions entaillé nos doigts pour mélanger notre sang, cachés derrière la petite église de Valeyres.

J’ai revécu toutes les émotions du jour de la naissance de notre fils, tes larmes de nouveau père. Ce jour de notre premier feu de bois, de la première fleur du jardin, du premier triton dans l’étang, de la première libellule venue nous inspecter sous le nez, histoire de savoir si oui ou non elle viendrait pondre chez nous. Elle est venue et bien d’autres après elle.

J’ai ressenti ces joies, ces enthousiasmes à tous nos projets, nos envies, nos envols. Livres reliés à la main, cadrans solaires, auvents de sacs poubelle collés ensemble, pour protéger nos hamacs tissés par toi pour aller dormir dans les bois, cerfs-volants de toutes les tailles, pains sans levain cuits au feu de bois, et agrémentés de miel et de framboises sauvages, ou d’huile d’olive et de serpolet. Que sais-je encore de ces centaines d’idées qui sans cesse te traversent l’esprit et te stimulent dans la vie. La Vraie Vie. Je souris au côté ludique de ces expériences, le plaisir de toutes nos découvertes, qu’elles soient culinaires – vaste programme – , musicales, filmographiques ou encore littéraires. Je ne parle même pas des couleurs que tu fabriques toi-même pour tes peintures avec de l’œuf et des pigments, ni desdits tableaux, magnifiques, que tu crées avec elles.

Combien de fois as-tu séché mes larmes, calmé mes angoisses, m’as-tu aidée à rire, à réfléchir, à me calmer. Qu’elles sont riches nos discussions enflammées au réveil, après nous être salués d’un sourire, d’un câlin, d’un « merci d’être là, encore et toujours », à l’heure du thé ou du café. Il arrive que nous ne soyons pas d’accord, jamais tu ne m’as imposé tes vues.

J’ai revécu nos larmes, toi de souffrance, moi d’impuissance, devant l’injustice des hommes, la cruauté du système. En conséquence, nous avons choisi une vie bien à nous, marginale s’il en est, mais où dominent les valeurs que nous défendons, dans la mesure du possible. Il faut parfois se soumettre, un minimum, aux diktats de la société. Question de survie. Je crois que nous avons réussi à nous protéger. Nous nous sommes bien appliqués pour arriver à mener la vie que nous menons aujourd’hui. Élever notre enfant en dehors des sentiers battus et lui apporter ce que nous estimions juste. Nous contenter de l’essentiel tout en étant disponibles aux autres. Ensemble nous avons cueilli les fruits de ces efforts.

Aujourd’hui, nous savourons cette sérénité, cette harmonie, non pas comme un dû, mais comme un privilège de chaque instant.

Un jour la chanson s’arrêtera.

Mais pas la musique.

Du miel et des épices

Ils sont venus, ils sont tous là. Nous n'avons pas voulu leur gâcher la fête, qu'au moins ils se retrouvent entre eux. Il y a des mois que grand-maman n'a pas vu les enfants, elle a déjà 89 ans. Ils sont venus ils sont tous là, belle-maman et beau-frère, voisin du dessus, si solitaire, voisine du dessous qui a fait le chauffeur… et les enfants ; elle un superbe bouquet, lui une magnifique terrine, fête des mères suisses oblige. Bonne fête maman, je t'aime !

Merci ma fille ! Vite, donne-moi le médicament que tu m'as apporté, vite que je le fasse prendre à papa. Mon amour, mon cœur, ma vie, est prostré dans notre lit. En souffrance depuis quatre longues journées et tout autant de nuits, sauf pour de rares moments de rémission où j'ai réussi à le traîner au soleil. Que s'est-il passé ? Je ne comprends pas cette rechute. Sueurs, tremblements, angoisses, hallucinations, tachycardie… la suite logique étant état de choc, convulsions, coma, mort… tous ces mots barbares qui balaient pour un temps les misères de la terre. Pendant l'insupportable attente, chaque fois que j'ai eu quelques minutes de répit, dès que le sommeil l'a délivré de ses délires, je suis allée supplier la toile de me donner des solutions. Syndrome sérotoninergique. Interaction entre médicaments. Trop de sérotonine dans le cerveau ! Potentiellement mortel. MORTEL. Oh non ! Je gémis. Pas déjà ! Pas maintenant ! Pas si vite ! Ne me quitte pas ! Seulement vingt ans avec toi, c'est trop peu, c'est trop court. Inacceptable. Cruel. Trop de sérotonine… *Hormone du bonheur* !

Les voilà tous installés autour de la table. Tout de suite nos enfants ont pris les choses en main en attendant qu'enfin le médicament fasse effet. Ils contrôlent la situation. Heureusement, hier, entre deux crises, j'avais fait le dessert, préparé tout le repas. Mais qu'est-ce qui se passe de nouveau Seigneur ? Et pourquoi le toubib ne répond-il pas à mes messages ? En ce sublime week-end de l'ascension, il fait si beau. Si tu n'avais pas été cloué par la souffrance, à pleurer toutes les larmes de ton corps pendant que je te serre dans mes bras, comme tu aurais aimé musarder dans la chaleur du soleil enfin revenu.

À nouveau tu t'es assoupi, à moins que tu ne sois dans le coma ? Et je suis là, charmante hôtesse, qui ris à la table familiale, qui ressers à la ronde, qui pourvois au bien-être de chacun, étant présente sans l'être, tandis que notre fils me remplace à tes côtés et que notre fille m'assiste efficacement.

Saloperie de syndrome (sérotoninergique) ! La première fois qu'il t'est tombé dessus, nous avons pensé qu'ils étaient dus aux effets du manque, ces malaises si pervers. Parce que tu avais décidé – désormais les enfants sont adultes, ils ont moins besoin de moi – de te sevrer de certaines drogues contre la douleur que tu prenais depuis 6 ans, et qui t'empoisonnaient (c'est le mot), la vie. Je t'ai fait boire trente gouttes de millepertuis, meurtrière que j'étais, et, ton état s'aggravant, à n'y rien comprendre ! j'ai appelé les narcotiques anonymes, puis le toubib d'une institution censé s'y connaître en drogues. Augmentez les doses ! C'est tout ce qu'on peut faire, m'ont-ils dit de concert. Alors, en toute ignorance j'en ai rajouté une couche. Après quatre heures de tachycardie, l'électrocardiogramme n'ayant rien donné à l'hôpital, ils t'ont mis sous benzodiazépines… Au final, non, ce n'était pas un effet de manque… mais c'était trop tard, et tu avais déjà dans la foulée perdu tous les bénéfices de plus d'une année d'efforts… et rajouté un poison à l'épreuve.

Vous êtes prêts pour le dessert ? Je vous ai concocté une excellente forêt noire. Pas tous à la fois, il y en aura pour tout le monde !

Où j'ai trouvé le syndrome ? Encore une fois, sur internet… miracle de notre époque. Heureusement que j'avais pris l'habitude de noter tout ce que nous mangions. Si bien que d'une « coïncidence » à l'autre, tu étais toujours malade après une fondue au fromage même si nous n'en mangions plus souvent… nous avions fini par googueliser : fondue plus opiacés et arraché le nom du pervers syndrome. Bien sûr nous avons éradiqué immédiatement tous les aliments incriminés… et nous pensions sincèrement être tirés d'affaire. Jusqu'à cette nouvelle rechute le jour de l'ascension. Revoilà Jeannot au tapis, les symptômes empirent. Très vite je comprends que ce sont les sardines mangées la veille au soir qui sont la cause de la nouvelle catastrophe (elles n'étaient pas mentionnées sur la même page, comment ai-je pu laisser passer ça !). Jeannot 0- Sardines 1 !

Jeannot veut mourir, Jeannot veut partir, que ça cesse bon dieu que ça cesse ! n'importe quoi pourvu que l'enfer s'arrête… et mes larmes n'y peuvent rien. Mourir pour une boîte de sardines pendant le week-end de l'ascension il faut le faire quand même ! Cette fois nous ne tomberons pas dans le piège de l'augmentation des doses, nous n'avons plus droit à l'erreur. Il faut t'accrocher mon amour, il faut tenir le coup !

Je cherche un antidote. J'écris à un copain toubib, enraciné à Paris, le seul qui répond « présent » et qui tente de m'aider bien que ce ne soit pas sa spécialité. Quant au nôtre de carabin, qui m'avait confié son mail privé, nous apprendrons qu'il est tombé à l'eau, et son portable avec lui, lors d'un pique-nique avec ses enfants, quand la poisse s'y met…

Je me sens si désespérément seule et toi tu es en train de crever comme un chien entre mes bras.

Tu t'endors à nouveau. Vite, je retourne questionner la toile… quelques recherches plus tard, enfin, je trouve l'antidote. Un bête truc contre le rhume des foins à même pas sept euros la boîte. Je l'ai découvert en cherchant ce qui pouvait faire baisser le taux de sérotonine. J'ai eu du mal, parce que cette fichue hormone, tout le monde en manque, et on dirait qu'à part toi, personne n'en a en trop ! Notre sauveur se prénomme Périactine. Son principe actif, répondant au doux nom de Cyproheptadine, est utilisé pour faire baisser le taux de sérotonine dans les cas (légers) de syndrome sérotoninergique. « Non, il n'est pas vendu en Suisse » me dit le pharmacien ce vendredi matin au téléphone. Pourquoi tant de haine ? Heureusement, coup de soleil dans mon malheur, ma fille passait la journée en France et j'arrive à la joindre… encore deux jours de calvaire, dimanche tu seras sauvé !

Pendant que tu te reposais, j'ai passé tout un après-midi à faire du ras-el-hanout, ce mélange d'épices exotiques dont j'aurai besoin, mélangé à du miel, pour la sauce du repas de dimanche. Je suis les indications de mon amie Souad en direct de Tunis. J'évite la muscade (sur la liste SS), le piment (aussi) et je m'interroge sur tous les aliments incriminés dans ce fichu syndrome. Allons-nous devoir nous méfier de tout dorénavant ? Il paraît que chaque malade est différent, chaque sensibilité aussi… ce qui est bon pour l'un peut empoisonner l'autre. Comment savoir ? Vas-tu devoir jouer les cobayes jusqu'à la fin de tes jours ? Respire ma fille, respire, il n'est pas encore mort.

Ils sont venus, ils sont partis, les enfants après tous les autres. Dimanche 8 mai, autre temps, autre armistice, tu as déjà pris trois pilules magiques, ton regard redevient présent, tu as perdu neuf kilos (je t'envie !) mais tu es toujours là. Grâce à la bonne médication, tu remontes la pente, une fois de plus, avec une rapidité époustouflante.

Viens mon homme, allons faire quelques pas dehors dans les derniers rayons du soleil. Comme aurait pu le dire Dylan Thomas : « Les amants réchapperont des méfaits du poison… et la mort n'aura pas d'emprise… »

Un conte de Noël

Deux heures que tu attends. Deux bonnes heures. Tu avais rendez-vous à huit heures et puis tu t'es rendu compte que tout le monde avait rendez-vous à huit heures. Alors, tu as apprivoisé la pendule. À force d'entendre son toc-toc, tu connais par cœur chacun des soixante petits traits noirs qui la composent, tu sais que tu peux compter jusqu'à trois cents, lentement, pour que la grande aiguille bouge d'un plus grand trait à un autre. Entre-deux, vous vous regardez en chiens de faïence, tous ceux qui occupent les mêmes vilaines chaises en skaï rouge tout élimé et toi. Enfin arrive ton tour.

Tu te présentes avec ton numéro devant le guichet qui clignote et derrière lequel un regard t'accueille, même pas froid, seulement vide, indifférent.

« Votre nom ?

– Amoura Mehrani.

– Comment ? Épelez, je vous prie.

– A M O U R A M E H R A N I.

– Amour Amerani, d'accord. »

Tu sens bien qu'il est inutile d'insister. Derrière son guichet, il a décidé, une fois pour toutes, comme ces bourgeoises du 18e siècle qui disaient à leur nouvelle bonne : « Non, *Églantine*, ça ne va pas, c'est trop long, trop compliqué, désormais je vous appellerai Marie, ma fille ! » Tu n'insistes pas, donc, sous le regard amorphe de celui qui devant toi, sur le plus petit échelon de la plus petite échelle, détient ta vie entre ses mains. Il te demande ton nom, mais tu sais bien que pour lui tu n'existes pas.

« Attendez, je cherche sur mon ordinateur. S'il veut bien, s'il n'est pas en panne aujourd'hui, si les collègues de l'autre bureau n'ont pas pris toutes les ressources. Je ne trouve rien, désolé. Vous n'êtes pas dans le système ou alors c'est quelqu'un d'autre qui a le dossier.

– Ce n'est pas possible ! J'ai rempli tous les papiers. Cherchez, cherchez encore un peu, s'il vous plaît !

Toi, tu le sais bien que tu existes, quand même. Mentalement, tu te repasses le film de ta vie ; tes premiers pas, ta première bougie, ton unique poupée, en chiffon, en bois, en écorce. Tu te souviens d'un temps, tellement, tellement lointain où on te prenait dans des bras, où on te couvrait de baisers, où on te serrait fort, fort, où tu étais aimée. On ne peut pas aimer ce qui n'existe pas n'est-ce pas ? Et maintenant, si tu n'es pas de retour au boulot dans une heure, tu vas te faire virer, oui, madame, tu vas perdre ce travail que tu as eu tant de peine à trouver, tout juste si tu n'as pas dû payer pour l'avoir. Alors, cherchez s'il vous plaît, monsieur, madame, essayez encore un peu, un tout petit peu. J'ai le droit de vivre moi aussi, même si je n'existe pas pour vous. Je suis heureuse avec le peu que vous voudrez bien me donner, je me nourris de crêpes et de pain sans levain, et mon thé à la menthe à moi, tu sais, il n'y en a pas de meilleur. Mais je ne peux pas quitter ce pays, tu comprends. J'y suis venue pour l'amour d'un homme. De l'autre côté de la mer, il n'y a rien pour moi. Juste mes parents, deux petits vieux avant l'âge qui survivent grâce à moi sur un peu de sable.

« Amoura Mehrani ?

– Oui ?

– Voilà, j’ai retrouvé votre dossier. Il était sous la pile. Il manque un formulaire. Vous devez aller le chercher à l’Association des Formulaires Réunis et me le rapporter jeudi à 14 heures. Sans faute hein ?

– Oui monsieur, oui, oui. MERCI, MERCI, MERCI ! »

Devant cette explosion de gratitude, le regard vide du fonctionnaire s’est allumé. Les deux êtres humains sont à égalité maintenant, l’un en face de l’autre et non plus l’un dominant l’autre – qui croyait s’évanouir d’angoisse – de tout son pouvoir. Du coup, celui qui tient le crayon derrière le guichet commence aussi à exister autrement que comme un bourreau potentiel. On peut voir, maintenant que le moment de terreur se délite, que lui aussi est un étranger, que ses papiers officiels, ça ne doit pas faire bien longtemps qu’il les a. Étrange cette manie qu’ont les autorités de placer aux postes clés les éléments adéquats. Un membre d’une communauté minoritaire pour accorder – ou non – un accessit à son frère de sang ! Oh, son pouvoir est quand même limité bien sûr. Ce n’est pas là que l’on installe les vrais puissants, ceux qui gagnent en un mois le salaire de plusieurs vies. Non, on y met, derrière ces guichets, des gens aigris, frustrés, dont on prend bien soin de maintenir la tête à peine hors de l’eau, pour qu’ils restent dans un état de soumission tel qu’ils acceptent de faire le sale boulot, quel qu’il soit. Tiens, ça me fait penser à ces gens qu’on retirait in extremis des fours à gaz pendant la guerre afin que – l’atroce peur aidant – ils acceptent de retirer aux cadavres leurs dents en or.

En attendant, toi, Amoura Mehrani, tu sors rayonnante, le visage empreint de gratitude pour celui qui aurait pu, d’un seul trait de plume, te renvoyer dans ton désert. Allez va, cette année il y aura quand même un Noël pour toi !

Brûler après lecture

Les biographies, y a que ça de vrai ! La vie des gens est si passionnante. Autant elle aime se retrouver en eux, autant elle aime s'écrire, se décrire, pour leur rendre la pareille. Parachuté sur terre sans trop savoir pourquoi, l'humain lutte en permanence pour sa survie. Elle est curieuse de savoir comment les autres trouvent leur bonheur… ou pas.

En ce qui la concerne, elle s'estime heureuse du chemin parcouru malgré les heurts et les peurs, les aquaplanings et les chutes de pierres (Paul ou Jean c'est pareil). Certaines ont été lourdes parfois, et d'autres dures à dégager mais dans l'ensemble, à soixante ans passés, elle trouve qu'elle s'en tire bien.

Depuis quelques mois (années ?), elle ouvre les yeux. Tout autour d'elle, de plus en plus de colocatarriens s'excitent. L'effondrement, c'est pour bientôt, disent-ils. Elle écoute les conférences gesticulées, entend les nouveaux prophètes, trie le bon grain de l'ivraie avec ce qu'elle espère être du discernement. On voit tout et son contraire sur internet et les réseaux sociaux. À force, elle pense avoir compris certaines choses sur les avertissements, climatiques, écologiques et politiques. Hors discours, l'impression qui lui reste, c'est cette humanité exploitée, esclavagisée, déplumée, utilisée, réduite à une simple masse, corvéable à merci, par le pouvoir et le capital en place. Et ce depuis la nuit des temps. Chacun s'imagine avoir un quelconque choix (libre arbitre disent-ils), alors qu'il est tout simplement manipulé, instrumentalisé, dirigé, contrôlé, à la seconde où il a mis un pied à l'école enfantine, voire à la crèche. Parfois elle est surprise de voir à quel point cette masse se prend au sérieux. S'imagine unique, indispensable, importante. C'est vrai bien sûr, en soi, chaque vie est précieuse, mais dans l'absolu, elle ne vaut strictement rien. Surtout pas pour ceux qui la spolient.

Forte de ses apprentissages, qu'ils viennent de philosophes, de survivalistes, des politiciens, elle a voulu prévenir à son tour, mais personne ne l'écoute. Elle aurait aimé partager ses convictions spirituelles, prôner l'amour, la réunification, elle passe pour une vieille folle, une donneuse d'alerte, une fouteuse de bordel. Elle a appris ce matin que le gouvernement, par procédure accélérée prévoyait de faire passer sa loi sur le secret des affaires.

Personne n'a envie de savoir que son monde va s'écrouler. Que faire quand on aura heurté le mur ? Quand l'argent ne vaudra plus rien. Quand on ne pourra plus appuyer sur un bouton pour s'éclairer, se chauffer, communiquer. Elle a essayé d'accomplir sa part de boulot, elle ne prend plus l'avion, ne roule plus en voiture (elle laisse ça à ceux qui travaillent), ne se maquille plus (sauvons les baleines), elle trie ses déchets et ne mange plus de viande. Elle essaie de prendre conscience de tout ce qui fonctionne à l'électricité et qui pourrait s'arrêter du jour au lendemain. Très prochainement il coûtera plus cher (en pétrole) d'aller extraire ledit pétrole… et les solutions de remplacement ne sont pas encore acquises. On va juste au-devant de guerres, de famines et de maladies. C'est relativement pénible à imaginer. Elle se souvient ; quand elle était jeune on disait que c'était pour le 21e siècle (la fin de leur monde). Ceux de sa génération (années cinquante) étaient tout heureux de n'avoir pas connu les horreurs des guerres… et le 21e siècle est là, c'est maintenant, pas demain, ni dans quarante ans, le temps a passé, inexorable.

Maintenant qu'elle sait tout ça, qu'elle a compris que la vague de fond sera pour elle, pour les siens… Maintenant qu'elle a dépassé le stade du déni, sorti la tête du sable, digéré la grosse déprime… Maintenant qu'elle a affronté l'idée de sa mort prématurée, réalisant qu'un nombre substantiel d'individus *y passera*, par la force des choses, et qu'elle en fera partie… que va-t-elle faire du reste de sa vie ?

Elle sait.

Pour dérisoire que cela paraisse, elle continuera à écrire, à raconter sa vie, à ouvrir des portes, à donner un peu d'espoir, d'humour et d'amour…

Elle continuera à fabriquer ces petites gélules de curcuma qui font tant de bien aux arthritiques, et aussi à aider tous ceux qui le lui demanderont dans son entourage proche.

Son mari, lui, continuera à peindre ses tableaux magnifiques, véritables pansements de beauté et d'amour à apposer sur les laideurs du monde.

Et ensuite ?

Au tout dernier moment, au bout du bout ?

Elle pense qu'ils n'attendront pas forcément les premières hordes d'affamés pour tirer leur révérence. D'ailleurs, sans ses médicaments, son mari…

Surtout, ils ont été si heureux, ont si bien vécu, été rassasiés des biens de ce monde, comme on dit par chez eux… qu'ils peuvent se permettre de ne pas insister.

Reste à faire en sorte que ce ne soit pas trop douloureux. Elle n'a aucun goût pour la souffrance gratuite. Elle a réussi à retrouver ce livre, publié il y a très longtemps, mais rapidement retiré des rayons vu ses effets dévastateurs : « Suicide, mode d'emploi ».

Elle les imagine, son amoureux et elle, à plus de trois mille mètres, dans les neiges éternelles. Ils se partageront une bouteille d'alcool fort puis s'endormiront, serrés l'un contre l'autre…

J’ai mon disque dur qui sature

Y’a pas si longtemps encore, Pierre et Marie Curie s’mélangaient les atomes. Aujourd’hui, on s’envoie en l’air au milieu des pixels. Tu as un « duo-core », la belle affaire ! C’est ton cœur ET ton corps que j’espère… Viens te coucher… mais viens te coucher enfin ! On a regardé « Mars et Vénus » sur stellarium.com, mais j’ai plus besoin d’un câlin d’mon homme. J’ai mon disque dur qui sature. Ça fait des mois que ça dure et plus personne qui assure… T’es tout le temps collé à ton écran, t’en oublies que t’as plus vingt ans et le floppy qui s’ramollit à la chaleur de tes U.V. Faudrait peut-être songer à mettre toutes tes cartes sur ton tableur. De mon côté, y a si longtemps que je me suis loguée que j’ai oublié mon adresse I.P. J’ai ouvert trois paquets Debian pour voir ce qu’il y avait dedans. J’ai bien retrouvé quelques noyaux, mais je suis restée hors connexion parce qu’il y avait trop de spams sur ma licence gnu. Il paraît que les services majeurs sont à l’index, mais qu’on va quand même créer un cd-rom pour les utilisateurs. Du coup je vais l’installer par défaut et faire une sauvegarde réseau, ça sera mon kit de survie puisque j’ai plus mon couteau suisse ! L’autre jour, en ville, je suis passée devant une librairie. Je cherchais des sources à compiler, j’ai vu qu’ils les avaient en *live*, alors je suis entrée. J’ai dit que j’étais exécutable, mais ils ont absolument voulu que j’ouvre mon portable. Du coup j’ai fait un copier-coller de mon routeur (que j’avais appelé HAL bien avant que ce soit aussi médiatisé que Kevin et Vanessa), mais quand ils ont vu ce que j’avais vraiment sur la racine de mon système, ils ont dit : « Pas étonnant qu’elle sature, elle manque d’applications ; elle est bourrée de bugs malgré une certaine aptitude à l’intégration des données. On va lui installer une surcouche synchro par défaut, elle n’aura plus qu’à double-cliquer sur son hom(m)e pour retrouver son nesting ». Bref, y m’ont fait tout le rentre-dedans entre deux téléchargements. À la fin, j’avais plus un pixel de sec, y en avait même deux ou trois qui étaient carrément morts. « Pas grave, qu’y m’ont dit, on va les ressusciter, il suffit de frotter comme il faut avec un bout de linge en coton. » Toute ma liquette y a passé, mais on est restés déconnectés. Après ça ils m’ont presque fait du mobbing avec leur hacking et leur printing. Honnêtement, quand on est au mois de décembre, je préfère de loin le cocooning. Pour finir, mon écran était nase. Y z’ont voulu le réparer en trois clics de souris, mais rien à faire, il a replanté. J’avais même plus mon fond d’écran. C’est là, je crois bien, que je l’ai définitivement touché (le fond). J’ai mis un blanc pour préparer le diaporama, mais il fallait une surcapacité de disque d’au moins six gigas de RAM. Au secours ! Moi qui oublie déjà ce que j’ai fait la veille ; Aloïs Alzheimer va en avoir de l’urticaire ! « T’inquiète pas, m’a dit le spécialiste en se rhabillant, tu vas redevenir mon icône. Je vais te télécharger une toute nouvelle distribution sur ton répertoire. Il y aura du hardware et du software avec toutes les alternatives compatibles. » Vous pensez si j’étais contente, j’allais enfin avoir mon site à moi avec tout plein de petits liens. Et là, t’es arrivé avec tes schroots. Juste quand j’étais « go ». Je t’ai dit : « En avant toutes ! » Il faut bien que jeunesse se booste. On a enclenché la webcam et tu m’as fait un cinoche d’enfer sur l’écran blanc de nos nuits noires. Tu m’as tout appris de la vie logicielle et depuis… on se la fait belle ! On s’est partagé tous nos dossiers entre deux pots de gnutella ; on a grimpé sur le *firewall* pour récupérer nos synoptiques et là, béate d’admiration j’étais, quand tu m’as montré ton gestionnaire de paquets. Tu parles d’un réseau ! Trente-trois gigabits ! Est-ce bien raisonnable ? Finalement, j’ai fait une arborescence avec mes applications préférées, c’était moins volatile qu’un *release* sans index. J’ai sécurisé la traduction principale sans le clavier, mais avec tous les boutons. Il n’y a pas eu une seule bulle. Par contre mon économiseur d’écran a refusé de se dézipper. Tant pis, j’irai demander comment faire au petit pingouin dès que j’aurai défragmenté mon disque dur…

… qui sature !

Aujourd'hui, je vais vous parler de diverses formes de transport. C'est un terme générique auquel les plus de cinquante ans attachent une multitude de significations. Inutile de préciser que toute assimilation avec des situations envisageables découle de la stricte réalité.

New-York District

Du plus loin qu'il se souvienne, Tonio ne s'était jamais réveillé avec une pareille bosse occipitale. Impossible de se mettre à jour sur ce qui s'était passé la veille. À croire qu'on lui avait reformaté sa carte mère, changé sa puce, modifié ses codes barres. Effectivement, l'implant identitaire niché dans le O de son tatouage *Born to be wild* avait été extrait d'un coup de rasoir. Il avait bien entendu parler de ces *dissidents* qui se servaient sur les *autorisés* mais n'en avait encore jamais été la victime auparavant. Sans doute aussi qu'on lui aura siphonné ses crédits du mois. Un coup d'œil par le hublot, oui, il était encore dans sa ville. Déjà ça de gagné, bien que de voir la Statue de la Liberté lui indique qu'il se retrouve à Battery Park et non plus dans son fief du cinquante-deuxième canal. Il soupire, il aurait pu tout aussi bien se réveiller à Chicago ou à Dallas… Les sirènes des bateaux-cops, la vapeur sortant des cheminées d'évacuation avaient quelque chose de rassurant. Par contre il remettait pas la péniche. C'était un vieux modèle sans distributeur. Un giga coke l'aurait pourtant bien aidé histoire de retomber sur terre, avec peut-être une petite chance que celui qui jouait au tam-tam avec les os de son crâne se calme un chouia. Tonio aimait bien la musique, mais là, c'était vraiment pas son heure. Par chance son slip était au pied de sa couchette et le reste de ses fringues éparpillé un peu partout. Après inspection, la porte latérale donnait sur une petite douche, cosy mais propre et, ô bonheur suprême équipée d'une serviette de bain. Une fois sapé, il n'eut plus qu'à passer sur le deck et descendre sur le quai par l'escalier de secours. Pas un bruit, pas un son, pas un chat. La grosse pomme ne laissait entendre que le clapotis de l'Hudson contre les murs de ses buildings. Depuis les catastrophes climatiques du siècle passé et la drastique montée des eaux qui s'ensuivit, les new-yorkais avaient dû entièrement réaménager leur ville.

Va falloir se démerder pour remonter dans son fief, à trente blocks de là, entre le 52e canal et les marais de Central Park West. Ziiiiiiii ziiiiii ziiiiiii une navette de cops le dépasse, toutes sirènes dehors. Tonio rabat le capuchon de son sweat sur sa tête et grimpe vite fait sur une péniche qui remonte en direction du centre-ville.

Arrivé dans son fief, il s'arrête à l'abreuvoir. Frôle la plaque de son empreinte digitale et reçoit en échange son demi-litre de coke quotidien. Il l'engloutit d'un coup. Il n'en aura pas d'autre aujourd'hui. Le compteur est à zéro pour la semaine. Sera renouvelé après-demain seulement. Tant pis, il arrivera peut-être à échanger sa ration de protéines contre quelques décilitres de liquide désaltérant. C'est de toute façon pas aujourd'hui qu'il va beaucoup manger. Le soda ayant eu l'effet escompté sur son mal de crâne et sa crise de foie il trouve l'énergie de monter à pied – putain d'ascenseur encore en panne ! – jusqu'à son antre au 28e étage. Il referme la porte sur lui avec soulagement avant de s'écrouler sur son canapé.

Dring Dring Dring ! Allo ? Eh bien, il vous en faut du temps pour répondre ! Qui êtes-vous ? Vous ne vous souvenez pas de moi ? La voix est chaude, un peu rauque, comme il les aime, sensuelle. Comment a-t-il pu l'oublier ? Hier soir au Eddie Condon Club, dans la 52e ? On avait un deal vous vous souvenez ?

La vérité lui explose en pleine face. Fuck, fuck, fuck !!! (tu crois pas si bien dire mon gars). Hier soir, au bar, cette super gonzesse… elle l'a allumé comme pas deux, genre Lauren Bacall en mieux – you know how to whistle do you ? Put your lips together and blow – comment il a pu l'oublier ??? Tout lui revient d'un coup. Les martini dry, au shaker pas à la cuillère, comme dans les meilleurs James Bond, la blonde qui avait une tchatche pas possible et avec ça cul et chemise avec le barman qui en rajoutait, chaque fois qu'elle claquait des doigts. Il prenait en pleine poire la fumée de son cigare. Depuis qu'ils avaient récupéré Cuba dans les années 2020 c'était la seule herbe autorisée sur tout le territoire étasunien. Ça et le coke.

Pour le reste, tout était contingenté. Chaque individu avait droit à deux steaks de tofu par semaine, la matière grasse tu peux marquer dommage, ou alors l'huile de palme des territoires oubliés (là où on envoyait les droits communs après leur avoir fait faire un stage d'agronomie pour qu'ils en sachent juste assez pour cultiver les palmiers). Il y avait bien longtemps que les bovins, caprins et autres mammifères comestibles avaient disparu, quant aux fruits et légumes auxquels on était astreints autrefois jusqu'à cinq fois par jour, on devait désormais les rationner à cinq fois par mois. Évidemment, on complétait par des piqûres de vitamines et de régénérants. Le mec qui avait fait ce film de SF autrefois, Soleil Vert, tu vois, il avait pas eu vraiment tort. Sauf que la situation actuelle était bien pire. Le gouvernement mondial avait décidé de réduire la population à sa plus simple expression. Interdiction de dépasser l'âge de la retraite, désormais imposée à cinquante-cinq ans – une certaine Martine la Plume avait remis les fours crématoires en activité quand elle était devenue présidente planétaire – et surtout, interdiction de se reproduire. Au cours des dix dernières années la natalité avait chuté de 70 %. Ainsi, et grâce aux hectolitres de bromure déversés dans les dernières réserves buvables, on enregistrait une baisse intéressante de la population mondiale.

Évidemment, les dirigeants de la planète, ceux qu'on appelait les Happy Fews ou Deux-cent Familles, avaient besoin de leurs esclaves domestiques en permanence. Comme il était plus économique de les fabriquer, plutôt que de les cloner, on chargeait régulièrement quelques étalons et quelques pondeuses de faire le travail. Afin que leur production reste docile et que soient évités les pénibles soulèvements et révoltes qui avaient causé tant de dommages les siècles précédents, leur QI était volontairement restreint, ainsi les reproducteurs ne pouvaient se trouver que sur le territoire américain. C'est pourquoi Tonio avait été choisi, le soir précédent, par une chef pondeuse pour collaborer à la fabrication du prochain contingent d'esclaves. Pour ce puceau de trente-cinq ans, c'était la chance de sa vie de tirer un coup, enfin ! À cause de son penchant pour l'alcool, il avait échoué… la blonde avait été formelle : afin de pouvoir accomplir sa mission malgré les dégâts causés par le bromure, il était supposé infiltrer les milieux interlopes pour se procurer la fameuse petite pilule bleue… sans elle, *coitus interruptus* avant même d'avoir commencé, sans elle pas de transport possible !

Table des matières

Du vent dans mes voiles.....2
Le livre de ma jeunesse.....4
Henri ou La honte.....6
Quand nous roulions sur les chemins.....8
Prendre le temps comme il vient......10
La peau de l'ours.....12
À la vie, à la mort.....14
Du miel et des épices.....16
Un conte de Noël.....18
Brûler après lecture.....20
J'ai mon disque dur qui sature.....22
New-York District.....23